GLAD!

Revue sur le langage, le genre, les sexualités

09 | 2020

Traductologies féministes

Traduire c'est produire

Les débats féministes sur le genre en France et en Allemagne

Translating is Productive. The French and German Feminist Gender Debates

Cornelia Möser

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/glad/1991>

DOI : 10.4000/glad.1991

ISSN : 2551-0819

Éditeur

Association GSL

Référence électronique

Cornelia Möser, « Traduire c'est produire », *GLAD!* [En ligne], 09 | 2020, mis en ligne le 20 décembre 2020, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/glad/1991> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/glad.1991>

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

La revue *GLAD!* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Traduire c'est produire

Les débats féministes sur le genre en France et en Allemagne

Translating is Productive. The French and German Feminist Gender Debates

Cornelia Möser

- 1 Toute personne qui a été impliquée dans des processus de traduction a été confrontée à l'intraduisible. La difficulté de supporter son existence sans pour autant en faire quelque chose d'absolu ou d'insurmontable révèle peut-être son contraire, à savoir le désir de la traduction parfaite, sans reste, sans ambiguïté. Dans ce désir réside l'aspiration à une *Ganzheit*, une *wholeness*, une *intégrité* ou une *totalité*, une position qui est effrayée par tout ce qui n'est pas pur, n'est pas clair, tout ce qui est marqué par le doute et l'incertitude. C'est pourquoi Rey Chow constate que « the melancholy turn has brought the task of the translator up-to-date » (Chow 2008 : 573). La tâche de la traductrice¹ chez Benjamin, on se souvient, implique la traductibilité générale.

La traduction est finalisée en dernier lieu en vue de l'expression du rapport le plus intime entre les langues. [...] Dans la traduction s'annonce la parenté des langues [...] toute traduction n'est qu'une manière en quelque sorte provisoire de s'expliquer avec l'étrangeté des langues. [...] Fidélité et liberté [...] ne peuvent plus servir une théorie qui dans la traduction cherche autre chose que la restitution du sens. [...] La vraie traduction est transparente, elle ne cache pas l'original, n'offusque pas sa lumière, mais c'est la pure langue, comme renforcée par son propre médium, qu'elle fait tomber d'autant plus pleinement sur l'original. [...] Racheter dans sa propre langue cette pure langue quand elle est exilée dans la langue étrangère, la délivrer par la recreation quand elle est captive dans l'œuvre, telle est la tâche du traducteur. Celui-ci fait sauter, en faveur de la pure langue, les cadres vermoulus de la sienne. (Benjamin 1971 : 152-57)

- 2 D'après Benjamin toutes les langues renvoient à la « langue de vérité » universelle à laquelle toute traductrice doit aspirer. Telle est sa « tâche ». La traduction parfaite laisse jaillir l'original tel un calque à travers la traduction, non pas pour rendre le texte accessible à un public, une lectrice. Cela n'a aucun intérêt pour Benjamin. C'est plutôt pour exprimer le rapport intime qu'entretiennent toutes les langues entre elles. La théorie féministe en tant que production multilingue, transnationale et transformatrice reflète et travaille bien ce processus à plusieurs niveaux.

Pratiquement, elle doit traduire entre les différentes langues dans lesquelles elle est pensée et écrite ; théoriquement, elle exprime toujours déjà cette négociation entre différents vécus et une libération universelle. Si la femme incarne déjà la différence à ce supposé universel, les femmes entre elles aussi sont toutes différentes. Et si toutes veulent se libérer, cela ne veut pas dire qu'elles seront toutes identiques une fois libérées. Ainsi la pensée féministe aide à comprendre la traduction comme processus extrêmement ambigu qui n'est ni positif ni négatif en soi, mais peut être l'un ou l'autre selon les contextes, les implications politiques et hégémoniques ou selon ses enjeux. Pour exposer ces processus, je présenterai d'abord ma propre compréhension de la traduction, ensuite je donnerai des éléments sur les débats féministes sur le genre en France et en Allemagne comme enjeux de traduction pour finir sur une réflexion sur la traduction féministe.

Traduire le féminisme : *Gender* – *Genre* – *Geschlecht*

- 3 Les débats féministes sur le *genre* en France et en Allemagne ont beaucoup tourné autour des questions de traduction. On a critiqué de mauvaises et de fausses traductions jusqu'à une remise en question générale de la possibilité de traduire la notion ou le concept de *gender* en allemand ou en français. Il s'agissait en effet de savoir comment traduire des théories universitaires en action politique ou bien à l'inverse, comment traduire les expériences du mouvement des femmes en savoirs universitaires pour la recherche féministe. Je me propose tout d'abord de définir ce que j'entends par traduction.
- 4 Suivant Naoki Sakai, je considère que chaque acte de « projecting, exchanging, linking, matching, and mapping » (Sakai 2005 : 2363) peut être vu comme un acte de traduction, peu importe qu'il y ait des mots ou non. De ce point de vue, on ne distingue plus ce qui est d'ordre linguistique de ce qui ne l'est pas. De fait, pour parler du débat sur le genre, il faut sortir du cadre linguistique, même si la linguistique y joue également un grand rôle. En admettant qu'un texte incorpore toujours plus que des mots, que ses significations renvoient constamment à de multiples liens qui se trouvent dans des rapports culturels, sociaux ou politiques, il est logique de chercher plus loin que dans l'étymologie ou la linguistique pour analyser ces processus de traduction.
- 5 La mise en équivalence par Heidegger de la traduction avec l'interprétation illustre l'opinion selon laquelle la traduction n'est qu'une transmission partielle de l'original à la langue d'arrivée (Heidegger 1979 : 65). Il y a donc une perte. Toutefois, cette opinion annonce aussi qu'il y a un supplément, un surplus que possède la traduction par rapport à l'original. On retrouve également cette image chez Benjamin, dans sa métaphore du manteau du roi qui tomberait en de vastes plis autour du contenu de l'original (Benjamin 1971 : 268). Cette exubérance rappelle le *supplément*, ce *plus* dont dispose la traduction. Le texte de Benjamin est rempli de métaphores, qu'il nomme *Denkbilder* (images à penser). On trouve d'ailleurs énormément de métaphores dans les théories de traduction, certaines plus réussies que d'autres.
- 6 Lori Chamberlain montre, dans son analyse des symboles genrés et sexistes dans les textes théoriques sur la traduction², que le rapport entre original et traduction est surchargé de soucis paternalistes. Dans de nombreux débats sur le paradigme de traduction appelé les « belles infidèles³ », Chamberlain met ainsi au jour des images et métaphores sexistes exprimant des préoccupations masculinistes à l'encontre de la

garantie de filiation. Le processus de la traduction est décrit comme une castration de l'auteur de l'original par le traducteur, une appropriation de son phallus qui passe par l'appropriation de son texte (sa femme) : lors de l'appropriation d'un texte, le traducteur débarrasserait le texte (féminin) de tout ce qui est superflu, des cheveux, des ongles. Une affaire entre hommes. Ainsi, le traducteur peut ensuite réclamer la paternité du texte. « [H]e claims the phallus because this is the only way, in a patriarchal code, to claim legitimacy for the text. » (Chamberlain 2000 : 323). Chamberlain nous rappelle également comment Serge Gavronsky découvre dans les représentations genrées de la traduction un triangle œdipien qu'il décrit de la manière suivante : « [T]he translator considers himself as the child of the father-creator, his rival, while the text becomes the object of desire, that which has been completely defined by the paternal figure, the phallus-pen » (Gavronsky 1977 : 55).

- 7 Dans un cadre aussi compétitif, il est difficile d'imaginer qu'un amour émerge entre « l'original et son ombre », ou comment une traductrice pourrait se livrer, s'abandonner complètement à l'original (*to surrender to the text*) comme le revendique Gayatri Chakravorty Spivak : « To surrender in translation is more erotic than ethical » (Spivak 1993a : 400). Sa revendication de se livrer/s'abandonner est une allusion au texte de Benjamin *La tâche du traducteur* et au double sens du mot allemand *Aufgabe* signifiant à la fois *tâche* et *abandon/capitulation/surrender*. Ainsi chez Spivak une traductrice se livre, s'abandonne par amour du texte⁴.
- 8 On peut alors constater que la relation entre original et traduction est au moins double : d'un côté elle est réductrice, de l'autre côté, elle est créatrice, aussi parce que l'original survit dans la traduction. « En elles [les traductions] la vie de l'original, dans son constant renouveau, connaît son développement le plus tardif et le plus étendu. » (Benjamin 1971 : 264). « Car dans sa survie, qui ne mériterait pas ce nom, si elle n'était mutation et renouveau du vivant, l'original se modifie. Même pour des mots solidifiés il y a encore une post-maturation. » (Benjamin 1971 : 265) L'approche déconstructiviste de cette considération est évidente, car la langue de l'original et celle de la traduction ne sont pas conçues comme fixes et durables mais comme modifiables dans le temps et dans l'espace (à l'image du troisième lieu de Bhabha 1994). Cette discussion des autrices qui instruisent ma notion de traduction la présente donc comme un processus à la fois politique mais aussi potentiellement créateur et qui dans le passé a connu une forte tradition patriarcale défiée dès lors par la critique féministe. Elle est le lieu de négociations d'appartenances, de filiations et d'identités et contient ainsi autant de potentiel émancipateur que conservateur.
- 9 Qu'est-ce qui survit des théories féministes voyageuses antérieures dans les théories de genre ? Qu'a-t-on perdu en route ? Pourquoi a-t-on déclaré intraduisible le terme *gender* en France ? La figure de l'intraduisible est étroitement liée aux enjeux du nationalisme.

Intraduisibilité et nationalisme

Apprendre plusieurs langues a encore ce côté dommageable de porter à croire que l'on a des capacités, et aussi de conférer effectivement un certain prestige de séduction dans le commerce des hommes ; puis aussi, indirectement, de s'opposer à l'acquisition de connaissances solides et au ferme propos de mériter honnêtement l'estime des gens. Enfin, c'est la hache portée à la racine même de ce sentiment linguistique autrement délicat que l'on a pour sa langue maternelle : il en est inguérissablement lésé et ruiné. Les deux peuples qui ont donné naissance aux plus

grands stylistes, les Grecs et les Français, n'apprenaient pas les langues étrangères.
(Nietzsche 1968 : 186-187)

- 10 Dans les écrits sur la traduction, on trouve traditionnellement des contributions qui en font un enjeu de fierté nationale. Ils sont différents et émergent dans des contextes différents, mais évoquent une problématique similaire. Une variation moins radicale du même discours se trouve par exemple chez Wilhelm von Humboldt :

Toute traduction me semble être une tentative de résoudre une tâche impossible. Car chaque traducteur doit toujours échouer sur un des deux écueils, s'en tenir trop à l'original en dépit du goût et de la langue de sa nation ou s'en tenir trop aux particularités de sa nation en dépit de l'original. Le juste milieu entre les deux n'est pas seulement difficile, mais tout simplement impossible. (Wilhelm Humboldt dans une lettre à August Wilhelm Schlegel du 23/07/1796, cité d'après Stolze 1994 : 60-61)

- 11 Dans cette citation la figure de l'intraduisible devient un enjeu touchant à la nation. La traduction — de ce point de vue transcendantal — est impossible parce que les langues sont conçues comme définies et limitées. C'est précisément là que l'on peut trouver le paradoxe qui mène finalement à la solution du dilemme et que bien plus tard dans une perspective déconstructiviste, Naoki Sakai saisit avec précision :

Hence the untranslatable, or what appears to be so, cannot exist prior to the enunciation of translation. It is translation that gives birth to the untranslatable. The untranslatable is as much a testimony to the sociality of the translator, whose elusive positionality reveals the presence of an aggregate community of foreigners between the addresser and the addressee, as the translatable itself. (Sakai 2005 : 2364)

- 12 La figure de l'intraduisible renvoie à l'incapacité de la traduction à reproduire l'original sous toutes ses facettes. Rada Iveković rajoute dans ce sens : « C'est bien pour cela que toute traduction est imparfaite et inachevée, mais tout "original" ne l'est-il pas tout autant ? Autrement dit, il reste nécessairement de l'intraduit ; [...] La traduction n'est qu'une ouverture de sens, jamais une promesse d'exhaustivité. » (Iveković 2002 : en ligne) C'est justement dans cet intraduisible, dans cette « ouverture de sens » que réside la possibilité voire la nécessité de traduire. Une position qui insiste sur l'intraduisibilité et renonce à la pratique de la traduction en invoquant la barrière infranchissable sur la route de la perfection fixe ainsi une différence spécifique entre les entités de la langue d'origine et de la langue d'arrivée, la culture d'origine et la culture d'arrivée.
- 13 Iveković nous rappelle : « L'expérience nous dit que la traduction a toujours lieu, toujours insatisfaisante. [...] Elle est création au même titre que "l'original", également bonne ou nulle, mais indépendamment. » (*Ibid.*). On trouve ce *double-bind* dans l'ordre que Jacques Derrida lit dans le graffiti « Do not read me » (1979 : 145). Le texte demande et refuse en même temps sa traduction. L'original et la traduction font un contrat qui endette chacun par rapport à l'autre. S'il faut constater l'impossibilité générale de la traduction d'un point de vue transcendantal, dans la pratique, on ne peut pas s'offrir le luxe de cette perspective. En réalité, on est située et donc obligée de saisir chaque ouverture de signification que nous offre la traduction pour transgresser, en traduisant, les barrières que les langues nationales semblent poser.
- 14 De même que l'accomplissement de la traduction générerait l'idée de l'intraduisible, de même les nations ne peuvent être comprises comme conceptuellement différentes qu'à travers leur ressemblance. Ou dans les mots de Sakai : « The regime of translation

serves to reify national sovereignty. » (2005 : 2364) C'est donc cette affirmation de l'intraduisibilité qui appelle au projet de la traduction. Le danger que Humboldt voyait dans la traduction — le danger de trahir sa propre nation — devrait être le programme des traductrices émancipatrices. Parce que ce n'est pas une compréhension nationaliste de la langue qui les unit, mais au contraire une compréhension de la langue qui, pour reprendre Hito Steyerl, « n'est pas définie par une origine commune, une provenance ou une nation, mais par une pratique commune » (2006 : en ligne).

- 15 La parole répandue de l'intraduisible dans les débats féministes sur le genre en France peut donc être comprise dans ce contexte nationaliste. Elle résulte de et contribue à la construction identitaire nationale. Ce repli rassurant sur soi émerge dans un contexte de mondialisation renforcée. À ce sujet Edward Said écrit : « No culture is watertight, just as no nation can completely seal its borders against foreign influences. There are as many (if not more) constant borrowings, translations, and crossings between cultures as there are between individual nations. » (1999 : 143) Face à cette situation, les chercheuses pourraient être encouragées et avoir comme le dit Paul Ricœur :

L'ambition de porter au jour la face cachée de la langue de départ de l'œuvre à traduire et réciproquement, l'ambition de déprovincialiser la langue maternelle, invitée à se penser comme une langue parmi d'autres et, à la limite, à se percevoir elle-même comme étrangère. (Ricœur 2004 : 17)

- 16 Mais l'opposé s'est passé dans la plupart des cas. Au lieu de saisir l'occasion de défaire les identités nationales, les relativiser en s'appropriant les pensées, en recontextualisant selon leurs besoins les concepts (les « reconceptualiser » comme le proposait Eleni Varikas (2003 : 200)), les opposantes aux « théories du genre » refusaient l'idée d'une équivalence dans la traduction et optaient pour l'identité⁵. Dans le discours sur l'intraduisibilité du genre, on ne retrouve même pas « l'hospitalité langagière » (Ricœur 2004 : 42).

Traduction culturelle et activisme de traduction

- 17 Une traduction qui ne cherche ni la fidélité à l'original ni celle à la langue maternelle ou nationale s'exprime dans le concept de traduction culturelle de Homi K. Bhabha. Cette traduction culturelle ne génère pas une quelconque authenticité mais de l'hybridité subversive. Boris Buden écrit qu'alors que les traductions traditionnelles étaient censées consolider les identités nationales, les traditions culturelles se trouvent à la fin d'une période « que nous pourrions appeler postmoderne, postnationale, postsocialiste, postcoloniale, postwestphalienne, poststructuraliste, etc., la traduction est devenue culturelle » (Buden 2006 : en ligne). Or, ni l'État-nation, ni la pensée nationaliste ne sont actuellement en crise. C'est plutôt l'inverse : la mondialisation qui est considérée par certaines comme dangereuse renforce les sentiments nationalistes. Une pratique de la traduction qui veut se prémunir contre le danger du nationalisme doit le faire explicitement elle-même, ce n'est pas l'Histoire qui le fera pour elle. Judith Butler décrit ses *politics of translation* comme un « retour des exclus⁶ » (Butler 2000 : 162-169). Elle appelle à la reconceptualisation du concept d'universalité : aucune culture ne saurait prétendre à une validité universelle. En tant que problème de traduction transculturelle, l'universalité est un effet des processus d'inclusion et d'exclusion. La première vertu de la traductrice est donc l'infidélité à sa nation, mieux encore : l'antinationalisme. Il faut resignifier de manière émancipatrice le *traduttore*

traditore, se l'approprier pour ensuite proclamer la trahison nécessaire dans la traduction et la trahison de la nation comme but politique (Buden 2006 : en ligne).

- 18 Dans les échanges académiques et par ce qu'Eleni Varikas a, lors d'une journée d'étude, appelé les « féministes nomades », des brèches s'ouvrent, une sorte de troisième lieu émerge qui rend possible la discussion, les échanges et la traduction. Il ressemble plutôt à un mouvement qu'à un endroit. Il dissout les binarismes (par exemple entre « américain » et « français »). La traductrice joue un rôle important ici. Rada Iveković dit que sa langue maternelle, c'est la traduction. Un « dialogue des cultures » n'est plus possible, ne l'a jamais été d'ailleurs. Infidèle à toute nation, la situation de la traductrice est déjà structurellement fractale. « At best, she is a subject in transit. » (Sakai 2005 : 2365). Elle parle à partir d'une position grammaticale de locutrice, mais les mots qui sortent de sa bouche ne sont pas les siens, ce sont les mots d'un texte qu'elle traduit. « [T]he translator is someone who cannot say "I". » (Sakai 2005 : 2365) C'est-à-dire que lorsqu'elle dit « je », elle ne se réfère pas à une identité propre cohérente mais renvoie également à une auteure, parfois peut-être à un « je » narratif qui se trouve dans le texte à traduire. Ou pour le dire avec les mots de Gayatri Chakravorty Spivak : « The writer is written by her language, of course. » (1993b : 179). Les enjeux de traduction dans les débats féministes sur le genre semblent être évidents au premier abord. Or, pour reprendre Sherry Simon : « can the process of transfer between texts already written in a plurality of tongues still be called translation? » (Simon 1996 : 98). Où est-ce que le français s'arrête et l'anglais commence ? (Spivak 1976 : ixxxvi).
- 19 Selon François Cusset, l'histoire de la *French theory* aurait montré l'inutilité de préserver ces binarismes (Cusset 2003 : 347). Cusset évoque la notion de trahison telle qu'elle est employée par Gilles Deleuze dans *La honte et la gloire* (Deleuze 1993 : 146-147) :

Car la trahison est bien ce dont il est question lorsqu'un texte, un art, un concept s'en vont en des terres lointaines devenir tout autre chose que ce qu'en avaient fait leur source, leur contexte d'origine – heureuses trahisons, glissements productifs. Méprise, mélecture, mésusages, triple vertu des transferts culturels » (Cusset 2003 : 350).
- 20 Là où Saïd voit un troisième lieu, Cusset décrit une « zone de non-droit entre contrôleurs d'origine et propriétaires à venir, une zone toute d'interstices à l'abri de laquelle, loin des gardiens de l'Œuvre, des textes seront mis en œuvre » (Cusset 2003 : 352). On verra comment pour reprendre Dani Cavallaro « [a] foreign language can help us translate those early impressions of the world into words because it is more distanced from them than our mother tongue is » (Cavallaro 2003 : 144-145). De cette manière, on peut considérer avec Simon la traduction comme activité « which destabilizes cultural identities, and becomes the basis for new modes of cultural creation » (Simon 1996 : 135). À qui peut-on voler une identité ou une culture nationale ? Est-elle une propriété, un bien ? Simon écrit encore « Rather than reconfirming the borders which separate nations, cultures, languages or subjectivities, translation shows them to be blurred. It is the very economy of translation as a system regulating differences which has become problematic. » (Simon 1996 : 165) Si la traduction n'est pas possible en tant que traduction parfaite, c'est parce que ceci présupposerait déjà des langues de départ et d'arrivée stables et figées. Mais comme les langues vivent et sont en rapport intense avec celles et ceux qui les parlent, les écrivent, en parlent et en écrivent souvent plusieurs d'ailleurs, l'abandon du projet de

la traduction parfaite donne plutôt de l'espoir. C'est par cette ouverture que les politiques féministes ont pu s'emparer de la traduction et la transformer en source de secours ainsi qu'en source de changement. Ou dans les mots de Simon : « Contemporary feminist translation has made gender the site of a consciously transformative project, one which reframes conditions of textual authority. » (Simon 1996 : 167).

Gender – Genre – Geschlecht

- 21 Si l'on traduit *gender* par *genre* ou par *Geschlecht*, un déplacement est-il déjà à l'œuvre ou s'agit-il de la même chose ? Invitée à rédiger une entrée pour un dictionnaire marxiste allemand, le *Dictionnaire critique du marxisme*, Donna Haraway a tenté de clarifier cette question et conclut qu'il y a maintes différences entre les termes mais aussi un grand point de convergence :

Le « genre » est au cœur des constructions et des classifications des systèmes de différence. Très complexes, la différenciation et l'association des termes pour dire « sexe » et « genre » sont indissociables de l'histoire politique des mots. Dans la langue anglaise, au cours du xx^e siècle les significations médicales relatives au « sexe » ont progressivement été rapportées au « genre ». Médicales, zoologiques, grammaticales ou littéraires, toutes ces significations ont été contestées par les féministes modernes. Les significations raciales et sexuelles communes au « genre » renvoient à la manière dont les histoires modernes des oppressions coloniale, raciste et sexuelle s'imbriquent, tant dans les systèmes de production et d'inscription des corps que dans les discours libérateurs et contestataires qu'ils provoquent. La difficulté de faire entrer les oppressions liées à la race et au sexe dans les théories marxistes de l'exploitation a son parallèle dans l'histoire des mots eux-mêmes. (Haraway 2009 : 223-224)

- 22 Le point de convergence est donc qu'il s'agit dans tous les cas de mots mis en place pour légitimer, justifier et exprimer mais aussi contester des rapports d'oppression. L'enthousiasme qu'expriment certaines féministes anglophones et francophones à l'égard du *Geschlecht* allemand pour son manque de distinction entre le biologique et le culturel est à tempérer vu que ce mot n'a nullement empêché des usages biologisants ou naturalisants, bien au contraire. Ce n'est pas pour rien que certaines féministes allemandes ont essayé de faire valoir le terme *Genus* à la place de *Geschlecht*⁷ (Bußmann & Hof 1995). Dans les débats féministes sur le *gender*, ce n'est pas pour garder la notion de *Geschlecht* que la majorité s'est mobilisée.
- 23 En opposition à certaines féministes — *genre* ou *Geschlecht* ne pouvant pas être de bonnes traductions de *gender* — Joan Scott a rappelé qu'en 1876, on trouvait déjà l'entrée « genre » dans le *Dictionnaire de la langue française* : « On ne sait de quel genre il est, s'il est mâle ou femelle, se dit d'un homme très caché, dont on ne connaît pas les sentiments » (Scott 1988 : 125).
- 24 Lorsque Rosi Braidotti, par exemple, défend l'idée selon laquelle *gender* n'a pas d'importance dans le contexte des langues romanes, elle rompt le lien que les langues ont toujours avec l'histoire et leurs usages (Braidotti 1994 : 150). Et c'est aussi l'usage qui fait qu'un mot, ou qu'une notion qui servait à opprimer des groupes sociaux peut être revendiqué comme arme justement contre cette oppression. C'est pourquoi Haraway continue, dans la même entrée du dictionnaire : « Le genre est un concept développé pour contester la naturalisation de la différence sexuelle dans des terrains de luttes multiples. » (Haraway 2009 : 225). Ce n'est pas dans un laboratoire que l'on développe ce concept, mais si le *genre* a connu un changement de signification, c'est

bien parce qu'il y a eu des interventions contestataires féministes qui, par leurs usages, l'ont transformé.

- 25 En effet, les enjeux de traductions et de déplacement de significations dans ce processus sont moins à situer dans ces trois termes que dans leurs connotations et leurs usages. Que *féminine* corresponde autant à *feminin/weiblich* qu'à *female/Frauen*- n'est nullement une raison pour condamner la langue française à l'éternelle différence sexuelle.

Les débats féministes sur le *gender* en France et en Allemagne

- 26 Dans un premier temps, en France, on a affaire à un débat sans traduction ou plutôt un non-débat que j'ai appelé débat-défensif dans les années 1990, alors que pour le cas de l'Allemagne, c'est la traduction de *Gender trouble* qui déclenche le débat. Les premiers débats féministes sur le *gender* en Allemagne connaissent leur acmé vers l'année 1993. En 1991 paraît *Das Unbehagen der Geschlechter*⁸. Dans les années suivantes, les débats ont lieu dans des numéros spéciaux de journaux féministes, des colloques, des séminaires, des conférences, des laboratoires de recherche, etc. La traduction française, *Trouble dans le genre*, publiée en 2005, ne marque pas le début d'un débat en France, mais plutôt un changement important du caractère des débats. Les contributions qui expliquent de différentes manières pourquoi le *gender* ne serait pas traduisible pour un contexte de recherche féministe en France vont perdre leur place prédominante jusqu'à pratiquement disparaître du champ que forme la recherche féministe. Aujourd'hui, ce débat nationaliste s'est déplacé vers la Manif pour tous.

La France

- 27 La première phase du débat féministe sur le *gender* en France commence en 1988 avec l'initiative de quelques historiennes (Eleni Varikas, Michèle Riot-Sarcey, Christine Planté) dans le numéro 37/38 des *Cahier du Griff* et la conférence « Sexe et genre » en 1989 qui était l'aboutissement de l'Action Thématique Programmée « Recherches sur les femmes et recherches féministes » créée en 1983 par le CNRS. Cette phase est caractérisée par le rejet à la fois trans- et interdisciplinaire du concept de *gender*, accusé de vouloir abolir le féminisme, du fait de son prétendu biologisme, sa nature anglo-saxonne ou tout simplement parce qu'il serait superflu face à la pluralité des termes dont dispose déjà la recherche féministe en France. Les historiennes des *Cahiers du Griff* se retrouvent seules à voir dans le genre (comme traduction du *gender*) la possibilité de « réintégrer les femmes dans l'histoire, en cessant de les considérer comme un objet présumé pour les saisir comme sujets en devenir, dans et par le langage » (Riot Sarcey, Planté & Varikas 1988 : 22). Elles resteront marginales pendant plus de dix ans. La grande majorité des chercheuses féministes s'accorde à dire que *gender* est intraduisible en français et cela non seulement linguistiquement, mais surtout sur un plan culturel et politique. Pour certaines, c'est la « singularité française » qui serait menacée par ce communautarisme à l'américaine qui n'apporterait pas moins qu'une guerre des sexes (autre exemple de mauvaise traduction).

There is no doubt that when one observes the last three centuries in England (prior to considering the United States), Germany, or France, there exists in France a *privileged* relationship between the sexes. [...] It is this relationship, as I understand it, which explains why feminism is different in each country. [...] Between women and men in France there is more gentleness, a greater solidarity, and more seduction than in other European countries. Nothing horrifies the French more, be they men or women, than the war between the sexes or their segregation. (Badinter 2003 : 225)

28 Ou encore :

N'empêche que peu de féministes françaises sont prêtes à souscrire à la version de la guerre des sexes que donnent certains écrits féministes nord-américains [...] ; et il est vrai que la représentation violente de toute relation hétérosexuelle [...] ou la seule idée du political correctness en fait frémir plus d'une. En ce sens nous appartenons bien à la culture française, libertaire et anti-puritaine. (Picq 1995 : 333)

- 29 Après ce refus initial, vers 2005, le *genre* en tant que vocable est intégré dans la recherche féministe en France. Toutefois, les conditions de son acceptation comprenaient d'un côté l'évacuation de l'aspect *queer* de *Gender Trouble*, l'évacuation de tout engagement avec des épistémologies de différence et, par-là, comme on peut le voir dans les débats actuels sur l'intersectionnalité⁹, l'évacuation de tout engagement avec les féminismes *of color*. Plusieurs auteures ont critiqué dans ce contexte un blanchissement de la théorie afin de préserver une politique d'exclusion institutionnelle (Ait Ben Lmadani & Moujoud 2012, Bilge 2015).
- 30 L'évacuation des implications épistémologiques de *Gender Trouble*, qui consiste justement à interroger le fondement naturel de la catégorie femme ou homme et à s'intéresser à la construction de ces catégories épistémiques au lieu de les prendre pour base, a pour effet qu'il y a aujourd'hui, en France comme en Allemagne, une explosion d'études, de recherches et de textes travaillant sur « le genre et quelque chose » ou « le genre dans quelque chose » et qui en réalité examinent, dans l'écrasante majorité des cas, les rapports hommes-femmes.
- 31 On entend souvent dire que l'enjeu épistémologique de Judith Butler était déjà bien connu en France, puisque les travaux de Christine Delphy expliquaient déjà bien que le genre précède le sexe (Bereni *et al* 2008). Or, ce « le genre précède le sexe » de Delphy est issu d'une épistémologie matérialiste ou engelienne qui pense les rapports de genre comme un rapport d'exploitation du type prolétaire/bourgeois. Par conséquent, une libération doit forcément passer par l'abolition complète de ces catégories. Contrairement à cette vision-là, l'engagement de Judith Butler avec la pensée de la différence et le structuralisme lui permet de rendre visibles les différences non seulement au sein de chaque groupe (par exemple homme/femme) mais aussi entre et au-delà des deux groupes. Avec la prise en compte des dimensions symboliques du système « sexe-genre », le grand mérite de Butler consiste justement en la déconstruction du lien entre les deux — entre sexe et genre — ce qui permet, par conséquent, un rapport autre aux féminités et masculinités qu'une perspective les voyant uniquement comme le résultat d'une exploitation économique (sans vouloir nier cette dernière). Et cela est bien le résultat de l'interprétation butlerienne de la *French theory*.
- 32 D'ailleurs, la catégorie *French feminism* est un bon exemple de la productivité des traductions. Dans le processus d'une traduction, il y a en effet nécessairement des choix, des décisions arbitraires à l'œuvre. Il faut obligatoirement « trahir » afin de

rendre compréhensibles des idées dans un nouveau contexte. C'est à ce moment précis que du nouveau est produit. Il ne s'agit donc pas seulement de malentendus, d'un « misnomer » (Winter 1997 : 213) ou d'une faute de traduction dans le sens premier, mais aussi de véritables transformations. Plusieurs auteures du *French feminism* comme Hélène Cixous ou Julia Kristeva ont — en partie du fait de leur succès — enseigné pendant des périodes relativement longues aux États-Unis. Dans ces périodes, elles se sont adaptées à tel point au nouveau contexte qu'on leur a très tôt reproché de jouer un double jeu lorsqu'elles se font appeler féministes aux États-Unis, mais pas en France (Varikas 1993 : 64). Des rencontres se sont produites lors des diverses conférences et colloques sur la théorie postmoderne et française aux États-Unis qui jamais n'auraient pu avoir lieu en France. Ainsi les États-Unis devenaient-ils une sorte de « postérité contemporaine » (Bourdieu 1990 : 3) permettant à un certain nombre de théoriciennes françaises d'échapper aux contraintes et aux conditions des débats académiques de leur pays d'origine.

- 33 Dans les années 1980, les fronts étaient tellement durcis entre les féministes matérialistes et celles du courant littéraire-psychanalytique qu'il n'est même pas possible de parler d'une dispute — elles ne se parlaient plus. Or, la transformation du dernier courant du *French feminism* a eu des conséquences importantes pour la construction de ce qui par la suite va être appelé « féminisme postmoderne ». Si certaines féministes matérialistes n'étaient pas satisfaites de cette politique de représentation, c'était aussi le cas pour celles qui ont été représentées sous ce label : leurs travaux étaient en effet complètement décontextualisés et mis au service de fins qu'elles ne partageaient pas forcément. Le rapprochement des textes de Monique Wittig avec ceux de Luce Irigaray et Julia Kristeva dans *Gender Trouble* de Judith Butler a produit un tout autre projet politique que celui de chacune des auteures citées.
- 34 Butler ne promeut pas le projet d'une généalogie féminine proposé par Irigaray, et ne pense pas non plus que l'identité lesbienne sert à échapper à l'hétéronormativité comme l'avait formulé Wittig. Pourtant, ses propres analyses sont fortement inspirées des réflexions, observations et notions de ces deux auteures, comme aussi celles de Julia Kristeva, dont sa critique n'aurait peut-être pas pu être aussi claire et radicale si elle avait été prononcée au sein des universités françaises. La critique que Judith Butler formule à l'égard de l'hétérocentrisme et du naturalisme comme prémisses non examinées du projet de Julia Kristeva aurait pu être saisie par les féministes matérialistes françaises pour nourrir leurs argumentations contre une telle vision prédominante qui réduit la maternité à l'hétérosexualité et pathologise l'homosexualité. Mais au lieu de voir ce lien potentiel, ces dernières ont préféré ne pas évoquer l'homosexualité, peut-être par peur de l'homophobie institutionnelle, et condamner le simple fait que Judith Butler s'intéresse à Julia Kristeva et donc que les théories du genre se sont inspirées du *French feminism* (Delphy 1996). De fait, il y avait tellement peu d'échange entre les différents courants féministes en France qu'il n'existe aucune analyse d'une chercheuse féministe en France qui aurait entrepris la même critique de Julia Kristeva. Or les mots de Butler sont forts :

By projecting the lesbian as "Other" to culture, and characterizing lesbian speech as the psychotic "whirl-of-words", Kristeva constructs lesbian sexuality as intrinsically unintelligible. This tactical dismissal and reduction of lesbian experience performed in the name of the law positions Kristeva within the orbit of paternal-heterosexual privilege. The paternal law which protects her from this radical incoherence is precisely the mechanism that produces the construct of

lesbianism as a site of irrationality. [...] Kristeva prefers to explain lesbian experience as a regressive libidinal state prior to acculturation itself, rather than to take up the challenge that lesbianism offers to her restricted view of paternally sanctioned cultural laws. [...] Kristeva describes both the maternal body and lesbian experience from a position of sanctioned heterosexuality that fails to acknowledge its own fear of losing that sanction. Her reification of the paternal law not only repudiates female homosexuality, but denies the varied meanings and possibilities of motherhood as a cultural practice. (Butler 1990 : 87)

- 35 Cette postérité contemporaine, cet exil de la pensée a donc permis de surmonter les blocages institués par les oppositions au sein du MLF, comme par exemple celle entre le courant matérialiste et le courant psychanalytique, mais aussi le conflit entre les féministes et les lesbiennes radicales (Collectif 1981). Ainsi Butler n'était pas obligée de choisir un camp (Butler 2006 : 15). Être loin de tout cela, à Berkeley, lui a permis de faire une lecture croisée de la critique de l'hétéronormativité, telle qu'on la trouve chez Wittig, avec celle du phallogocentrisme et de l'ordre symbolique, telle qu'on la trouve chez Irigaray, et d'en voir les convergences et points de communication. C'est ainsi, comme le dit Butler, qu'émergeait « de la théorie au croisement d'horizons culturels, là où le besoin de traduction se fait le plus fortement sentir et où l'espoir de réussite est incertain » (Butler 2005 : 28).

L'Allemagne

- 36 Même si le « débat Butler » qui a eu lieu en Allemagne au début des années 1990 présentait des caractéristiques particulières le différenciant du débat en France, on peut toutefois constater un parallèle dans cette assignation d'une position de différence. Mais cette assignation n'est pas, comme en France, issue de la construction du *French feminism*. Elle doit plutôt être comprise à partir de l'importance de la *Théorie critique* pour la recherche féministe en Allemagne et des controverses lors de la réception du structuralisme dans les années 1980. En ce qui concerne la *Théorie critique*, les théoriciennes féministes semblent revivre dans le « débat Butler » la « Positivismusstreit¹⁰ » (débat sur le positivisme) de la sociologie allemande des années 1960. On reproche à Butler son « abstinence de théorie sociale¹¹ » (Knapp 1994 : 284) et de promouvoir une « ontologie discursive » (Landweer 1993).
- 37 Cet héritage et la réception du *French feminism* antérieur à *Gender Trouble*¹² firent que, dans un premier temps, on essaya de savoir si Butler était plutôt du côté de la pensée de la différence ou bien du côté de l'égalité. Vers la fin des années 1990, la conclusion majoritaire semble estimer qu'il faudrait voir en Butler une position tierce à cet antagonisme, soit sa transcendance, soit sa réconciliation.
- 38 Lorsque les premiers textes du « féminisme français » ont été traduits en allemand, le « féminisme allemand » discutait intensément la possibilité d'une « contre-culture féminine ». Les féministes se demandaient, par exemple, s'il existait quelque chose qui relèverait d'une « esthétique féminine » ou d'une « écriture féminine ». Le roman *Häutungen* de Verena Stefan (1975) constitua un objet central de ce débat. Bien que le livre ait connu un grand succès, il suscita des critiques, surtout à l'égard des nombreuses métaphores naturalistes que Stefan employait afin d'échapper au langage androcentrique (voir à ce propos les critiques de Brenner 1976 ; Dietze 1979).
- 39 L'entreprise de « l'écriture féminine » paraissait difficile. Les éditrices du numéro 108/109 (Le Sourire de la Méduse/*Das Lächeln der Medusa*) du journal

*alternative*¹³ expliquent leur motivation de se tourner vers ce qu'elles appellent le féminisme français. Au sujet de l'écriture féminine allemande, elles estiment que « [l]es exemples de son échec sont nombreux. De cette expérience émergea la revendication d'une réflexion qui "crée de la distance", la revendication d'une théorie censée "montrer le chemin"¹⁴ » (Brenner 1976 : 114). On trouve, dans ce numéro du journal, des textes de Luce Irigaray, Julia Kristeva, Hélène Cixous, Catherine Clément, Elisabeth Roudinesco et Jacques Lacan traduits en allemand. L'espoir projeté sur ces textes est exprimé par les éditrices du *Sourire de la Méduse*¹⁵ de la manière suivante :

Le revirement contre le système symbolique dominant, sa dénonciation comme « phallogratique », protège les Françaises du positivisme caractéristique du mouvement des femmes américaines (et aussi du malentendu qui confond pénis et phallus), de l'autre côté leur focalisation sur l'inconscient social n'échappe pas aux périls d'une lecture anthropologique de la spécificité de la femme.¹⁶ (Brenner 1976 : 114)

- 40 Il me semble que l'inscription disciplinaire a joué un rôle important dans cette réception du « féminisme français » car on n'observe pas un tel intérêt pour la déconstruction chez les féministes sociologues comme Knapp ou Becker-Schmidt. Or, la question de la reproduction culturelle et symbolique figurait parmi les intérêts centraux du mouvement féministe en Allemagne. (Dietze 1979 : 8) Plusieurs constatent une « étrange interdiction de penser dans le mouvement des femmes » (Introduction des éditrices à Irigaray 1976 : 5) en Allemagne. C'est par les approches des « féministes françaises » qu'elles espèrent sortir de ce tabou. Les difficultés de lecture des écrits de Luce Irigaray semblent renforcer ce désir.
- 41 Pourtant les espoirs ne sont pas unanimes. Des voix critiques se font aussi entendre, inspirées notamment par la tradition forte d'une pensée de la *Théorie critique*. Sans pouvoir entrer dans les détails ici, on lui reproche une « auto-mystification et son style d'écriture » (Rita Bischof 1977 : 27) ou encore un manque de prise en considération de l'histoire et une ontologisation : « réduction de la logique sociale à une logique communicative », « ontologisation de la différence des sexes » et « difficulté de transformation du mode de critique en un mode de pratique » (Runte 1977 : 36). Ces critiques ressemblent beaucoup aux critiques dirigées contre Judith Butler et *Gender Trouble* dans les débats féministes sur le genre en Allemagne.
- 42 Eva Meyer (1979) appelle dans la revue autonome *Schwarze Botin* à sauver Irigaray de ses lectrices, à contrer la construction d'une féminité naturaliste par le concept constructiviste de féminité tel qu'on le trouve chez Irigaray. Il semble que ses lectrices réagissent toutes à une tendance d'anti-intellectualisme dans le mouvement. Sibylle Klefinghaus dessine dans *Schwarze Botin* cette image d'un mouvement des femmes naturalisant mais aussi hostile à la théorie :
- La fascination qu'Irigaray exerce sur une partie du mouvement des femmes est peut-être due au fait qu'il n'y a rien de comparable ici, que le mouvement des femmes allemandes se caractérise justement par cette hostilité à la théorie. L'insistance sur l'émotivité, la corporéité et une inclinaison pour la magie et le mysticisme sont les expressions de ce courant. En revanche, l'intellectualité et le débat théorique sont souvent dévalués et refusés comme étant « masculins ». (Klefinghaus 1980 : 13)
- 43 On pourrait résumer la différence entre « *weibliches Schreiben* » et « écriture féminine » par l'enjeu politique évoqué : tandis que le « *weibliches Schreiben* », tellement critiqué par toutes les chercheuses citées plus haut, présuppose qu'il y ait une femme et que cette femme serait la source d'une écriture particulière, l'idée de l'« écriture féminine »

défait justement ce lien entre l'auteure et l'écriture, ce qui permettra à Butler de défaire le lien entre femme et féminité.

Conclusion

- 44 Nous avons vu que la traduction a joué des rôles très différents dans la production de théories féministes. Dans tous les processus de voyages théoriques interrogés ici, les voyages personnels ont joué un rôle. Si, à l'avenir, un nouveau féminisme développait des manières virtuelles d'échange permettant de poursuivre ce trajet d'une critique de la production de savoir, ce processus ne pourrait que profiter d'un véritable débat féministe sur les implications des lieux de production. C'est uniquement via ces processus de réflexion et de débat que les conditions sont réunies pour permettre une objectivité approximative, un « savoir situé » (Haraway 1992), lors de ces rencontres. Dans une telle construction de conditions d'échange et de solidarité, la traduction peut jouer un rôle violent, si, par traduction, on entend la simple transposition d'un modèle à un autre contexte qui ignore toute différence et l'existence de l'intraduisible ou si le processus de traduction est utilisé afin de réifier des différences, pour le coup érigées en barrières infranchissables. Si, au contraire, la traduction est conçue comme politique et négociable, elle sera cruciale et partie prenante dans la construction d'un terrain de rencontres et d'échanges qui pourrait mener à de futures stratégies féministes négociant et collaborant au-delà des frontières nationales, économiques, hétérosexistes ou racistes. Ainsi réside dans la traduction la promesse de l'ouverture d'un troisième lieu, d'un lieu de rencontre au-delà des différences absolues ou de leur négation complète. Mais que la réalisation de ces rencontres soient virtuelles ou non, elle est bien la prémisse d'un véritable changement des structures hétérosexistes car la solidarité, loin d'être donnée, doit se fonder sur des conditions solides encore à construire. C'est en cela que consiste la tâche de la traductrice féministe. Contester la paternité du texte, refuser l'appropriation et, à la place, œuvrer pour l'expropriation, organiser des conditions d'échange et de solidarité au-delà des frontières nationales, hétérosexistes, racistes et socioéconomiques pour finalement les détruire. Il est impossible de faire un deuil si la justice n'est pas rendue, d'où la mélancolie de la traductrice féministe. Pour reprendre la citation initiale de Benjamin, la traduction est un outil qui permet, par sa recherche de la traductibilité générale, la langue monde, la convergence de toutes les langues entre elles, de pointer notre humanité et ses origines communes. Elle n'abolit pas nos différences pour créer un modèle unique d'émancipation, mais laisse paraître entre tous les humains suffisamment de commun pour permettre la traduction, la solidarité et créer du commun.

BIBLIOGRAPHIE

AIT BEN LMADANI, Fatima & MOUJOURD, Nasima. 2012. « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? » *Mouvements* 72(4) : 11-21.

- BADINTER, Elisabeth. 2003. « The French Exception » in *Beyond French Feminisms. Debates on Women, Politics, and Culture in France, 1981-2001*, CÉLESTIN, Roger, DALMOLIN, Eliane & COURTIVRON, Isabelle de (éds.). New York : Palgrave Macmillan, 225-238.
- BENJAMIN, Walter. 1971. « La tâche du traducteur. » in *Walter Benjamin Œuvres*, GANDILLAC, Maurice (éd.). Paris : Denoël, 261-275.
- BERENI, Laure, CHAUVIN, Sébastien, JAUNAIT, Alexandre & REVILLARD, Anne. 2008. *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre. Ouvertures politiques*. Bruxelles : De Boeck.
- BHABHA, Homi K. 1994. *The location of culture*. London, New York : Routledge.
- BILGE, Sirma. 2015. « Le blanchiment de l'intersectionnalité » *Recherches féministes* 28(2) : 9-32.
- BISCHOF, Rita. 1977. « Waren - Körper - Sprache » *Die Schwarze Botin* 2 : 23-28.
- BOURDIEU, Pierre. 1990. « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées » *Romanistische Zeitung für Literaturgeschichte* 14(1/2) : 1-10.
- BRAIDOTTI, Rosi. 1994. *Nomadic Subjects. Embodiment and Sexual difference in Contemporary Feminist Theory*. Cambridge : Columbia University Press.
- BRENNER, Hildegard. 1976. *Das Lächeln der Medusa*. *alternative* 108/109. Berlin-Dahlem : Alternative-Selbstverlag.
- BUDEN, Boris. 2006. « La traduction est impossible, vive la traduction/ Übersetzung ist unmöglich. Fangen wir also an. » *transversal texts* [En ligne], 11, consulté le 6 décembre 2020. URL : <https://transversal.at/transversal/1206>.
- BUSSMAN, Hadumod & HOF, Renate. 1995. *Genus. Zur Geschlechterdifferenz in den Kulturwissenschaften*. Stuttgart : Alfred Kröner Verlag.
- BUTLER, Judith. 1990. *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*. New York : Routledge.
- BUTLER, Judith. 2000. « Competing Universalities » in *Contingency, hegemony, universality: contemporary dialogues on the left*, BUTLER, Judith, LACLAU, Ernesto & ŽIŽEK, Slavoj, (éds.). London : Verso, 126-181.
- BUTLER, Judith. 2005. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Traduit par Cynthia Kraus. Paris : La Découverte.
- BUTLER, Judith. 2006. « Trouble dans le féminisme » *Travail, Genre et Sociétés* 15 « Salaires féminins, le point et l'appoint » : 5-26.
- CAVALLARO, Dani. 2003. *French Feminist Theory. An Introduction*. London : Continuum.
- CHAMBERLAIN, Lori. 2000. « Gender and the metaphors of translation » in *The Translation Studies Reader*, VENUTI, Lawrence, (éd.). New York : Routledge, 314-330.
- CHOW, Rey. 2008. « Translator, Traitor; Translator, Mourner (Or, Dreaming of Intercultural Equivalence) » *New Literary History* 39(3) : 565-580.
- CUSSET, François. 2003. *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte.
- DELEUZE, Gilles. 1993. *Critique et clinique*. Paris : Éditions de Minuit.
- DELPHY, Christine. 1996. « L'invention du "French Feminism" : une démarche essentielle » *Nouvelles Questions Féministes* 17(1) : 15-58.

- DERRIDA, Jacques. 1979. « Living On. Border Lines » in *Deconstruction & criticism*, BLOOM, Harold, DE MAN, Paul, DERRIDA, Jacques, HARTMAN, Geoffrey & MILLER, J. Hillis (éds.). New York : Continuum, 75-176.
- DIETZE, Gabriele. 1979. *Die Überwindung der Sprachlosigkeit. Texte aus der neuen Frauenbewegung 3*. Darmstadt : Luchterhand.
- GAVRONSKY, Serge 1977. « The Translation: From Piety to Cannibalism » *SubStance* 16 : 53-62.
- HARAWAY, Donna. 1992. « Situated Knowledge » in *Primate visions: gender, race and nature in the world of modern science*, HARAWAY, Donna, (éd.). London : Verso, 183-201.
- HARAWAY, Donna. 2009. *Des singes, des cyborgs et des femmes : la réinvention de la nature*. Paris : J. Chambon.
- HEIDEGGER, Martin. 1979. *Heraklit* 2. Aufl. Gesamtausgabe. Frankfurt/M. : Klostermann.
- HUMBOLDT, Wilhelm von. 1816. « Aeschylus Agamemnon. metrisch übersetzt » in *Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften*, LEITZMANN, Albert, (éd.). Berlin : B. Behr's Verlag, 117-230.
- IRIGARAY, Luce. 1976. *Waren, Körper, Sprache. Der ver-rückte Diskurs der Frauen* 62. Internationale Marxistische Diskussion. Berlin : Merve Verlag.
- IVEKOVIC, Rada. 2002. « De la traduction permanente » *transversal* [En ligne], 6, consulté le 6 décembre 2020. URL : <https://transversal.at/transversal/0606/ivekovic/fr>.
- KLEFINGHAUS, Sibylle. 1980. « Über Luce Irigaray » *Die Schwarze Botin* 14/15 : 12-17.
- KNAPP, Gudrun-Axeli. 1994. « Politik der Unterscheidung » in *Geschlechterverhältnisse und Politik*, PÜHL, Katharina, (éd.). Frankfurt/M. : Suhrkamp, 262-87.
- LACHMANN, Renate. 1984. « Thesen zu einer weiblichen Ästhetik » in *Weiblichkeit oder Feminismus?: Beiträge zur interdisziplinären Frauentagung, Konstanz 1983*, OPITZ, Claudia, (éd.). Weingarten : Drumlin-Verlag, 181-194.
- LANDWEER, Hilge. 1993. « Kritik und Verteidigung der Kategorie "Geschlecht". Wahrnehmungs- und symboltheoretische Überlegungen zur sex/gender-Unterscheidung » *Feministische Studien* 11(2) : 34-43.
- LOTRINGER, Sylvère. 2001. « Doing Theory » in *French theory in America*, LOTRINGER, Sylvère & COHEN, Sande, (éds.). New York : Routledge, 125-162.
- MEYER, Eva. 1979. « Körpersprache oder "Körper" der Sprache? » *Die Schwarze Botin* 10 : 33-35.
- MÖSER, Cornelia. 2016. « Intersectionnalité et genre. Au sujet de la critique féministe des conditions de production du savoir » in *Intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, FASSA, Farinaz, LÉPINARD, Éléonore & ROCA I ESCODA, Marta, (éds.). Paris : La Dispute, 103-129.
- MÖSER, Cornelia. 2013. *Féminismes en traductions. Théories voyageuses et traductions culturelles*. Paris : Éditions des archives contemporaines.
- NIETZSCHE, Friedrich. 1968. *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres*. Paris : Gallimard.
- PICQ, Françoise. 1995. « Introduction : Des mouvements féministes entre spécificité et universalité » in *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, EPHESIA (éd.). Paris : La Découverte, 328-336.
- RICÉUR, Paul. 2004. *Sur la traduction*. Paris : Bayard.
- RIOT SARCEY, Michèle, PLANTÉ, Christine & VARIKAS, Eleni. 1988. « Femmes sujets de discours, sujets de l'histoire. Introduction » *Cahiers du Grif* 37-38 : 21-23.

- RUNTE, Annette. 1977. « Lippenblüterinnen unter dem Gesetz » *Die Schwarze Botin* 5 : 35-42.
- SAID, Edward W. 1999. « The Franco-American Dialogue: A Late-Twentieth-Century Reassessment » in *Traveling theory: France and the United States*, POEL, Ieme van der & BERTHO, Sophie, (éds.). Madison ; London : Fairleigh Dickinson University ; Press, Associated University Presses, 134-167.
- SAKAI, Naoki. 2005. « Translation » in *New dictionary of the history of ideas*, HOROWITZ, Maryanne Cline, (éd.). Vol 6, New York : Charles Scribner's Sons, 2362-2365.
- SCOTT, Joan W. 1988. « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique » traduit par VARIKAS, Eleni *Cahiers du Grif* 37/38 « Le genre de l'histoire » : 125-153.
- SIMON, Sherry. 1996. *Gender in translation: cultural identity and the politics of transmission*. London : Routledge.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty. 1976. « Translator's Preface » in *Of grammatology*, DERRIDA, Jacques (éd.). Baltimore : Johns Hopkins University Press, ix-lxxxvii.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty. 1993a. *Outside in the teaching machine*. New York : Routledge.
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty. 1993b. « The Politics of Translation » in *Outside the Teaching Machine*, (éd.). New York : Routledge, 179-200.
- STEFAN, Verena. 1975. *Häutungen: autobiografische Aufzeichnungen, Gedichte, Träume, Analysen*. München : Verlag Frauenoffensive.
- STEYERL, Hito. 2006. « Le langage des choses/Die Sprache der Dinge » *transversal* [En ligne], 06, consulté le 6 décembre 2020. URL : <https://transversal.at/transversal/0606/steyerl/de>
- STOLZE, Radegundis. 1994. *Übersetzungstheorien: eine Einführung*. Narr Studienbücher. Tübingen : Narr Verlag.
- VARIKAS, Eleni. 1993. « Féminisme, modernité, postmodernisme : pour un dialogue des deux côtés de l'océan » *Futur antérieur* 19-20 : 63-64.
- VARIKAS, Eleni. 2003. « Conclusion » in *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique, PLANTÉ, Christine, RIOT-SARCEY, Michèle & ZAIDMAN, Claude, (éds.). Paris : L'Harmattan.
- WARTMANN, Brigitte. 1980. « Verdrängung der Weiblichkeit aus der Geschichte : Bemerkungen zu einer "anderen" Produktivität der Frau » *Ästhetik und Kommunikation* 40-41 : 7-33.
- WILKE, Sabine. 1988. *Zur Dialektik von Exposition und Darstellung: Ansätze zu einer Kritik der Arbeiten Martin Heideggers, Theodor W. Adornos und Jacques Derridas*. Stanford German Studies. New York : Peter Lang.
- WINTER, Bronwyn. 1997. « (Mis)Representations: What French Feminism Isn't » *Women's studies international forum* 20(2) : 211-24.
- WITTIG, Monique. 1980. « La pensée straight » *Questions Féministes* 7 : 45-53.

NOTES

1. Pour une meilleure lisibilité, j'emploie le féminin universel par lequel je désigne tous les genres. Si uniquement les femmes sont visées, cela est explicité.
2. Traduit en français par Samantha Saïdi, dans ce numéro.
3. Cette expression suggère que les traductions sont « comme les femmes » soit belles soit fidèles.

4. *Surrender* étant en effet une des traductions de *Aufgabe*, la connotation *to surrender in love* n'est pas exprimée par *Aufgabe*, cela se traduirait plutôt par *Hingabe*.
5. « Une bonne traduction ne peut viser qu'à une *équivalence* présumée, non fondée dans une *identité* de sens démontrable. Une *équivalence* sans identité. » (Ricœur 2004 : 40). Peut-être que cette *équivalence* signifie quelque chose de similaire à la langue mondiale chez Benjamin.
6. Ce défi posé par les exclus de l'hégémonie ne sera pourtant pas résolu par leur intégration : « the task will be not to assimilate the unspeakable into the domain of speakability in order to house it there, within the existing norms of dominance, but to shatter the confidence of dominance, to show how equivocal its claims to universality are, and, from that equivocation, track the break-up of its regime, an opening towards alternative versions of universality that are wrought from the work of translation itself. » (Butler 2000 : 179). Butler ne fait pas référence au texte « *Politics of translation* » de Gayatri Chakravorty Spivak ici.
7. *Geschlecht* en allemand ne distingue certes pas entre le biologique et le culturel, mais la notion fait également référence aux clans familiaux ainsi qu'à l'humanité (*Menschengeschlecht*) au sens de genre humain. *Genus* est un terme latin dont est dérivé le terme *genre*.
8. La traduction allemande de Judith Butler, *Gender trouble: feminism and the subversion of identity* en 1999 par Kathrina Menke.
9. Ne pouvant exposer les enjeux des divers débat sur l'intersectionnalité ici, je renvoie à un chapitre d'ouvrage dans lequel j'ai entamé ce travail (Möser 2016). Un travail de fond notamment sur les contributions des françaises *of color* à la pensée féministe est entrepris aujourd'hui par plusieurs jeunes chercheuses.
10. C'est pourquoi dans *Féminismes en traduction* (2013) dans le chapitre « Institutionnalisation de la pensée féministe », je m'arrête sur le débat autour des « postulats méthodologiques » de Maria Mies qui a également été décrit comme « Positivismus-Streit » et joua un rôle dans la structuration du champ discursif pour le débat sur « les théories du genre ». La « vraie » *Positivismusstreit* a eu lieu entre autres au congrès de la société allemande de la sociologie à Tübingen en 1961 auquel participèrent notamment Theodor Adorno, Jürgen Habermas, Karl Popper, Hans Albert et Ralf Dahrendorf. De nombreuses contributions sont reprises dans le recueil *Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie*, 1972, Sammlung Luchterhand, Neuwied et Berlin.
11. D'une certaine manière ce débat ressemble à celui sur la *French theory* aux États-Unis où c'était également la Théorie Critique qui devenait la contrepartie à la *French theory* : « Already marginalized in academe and targeted by "critical theorists" both in Germany and in the United States, the French Nietzscheans were now being crudely identified in turn among New York critics as a foreign threat. » (Lotringer 2001 : 144).
12. De nombreux travaux l'indiquent comme ceux de Wilke 1988 ; Wartmann 1980 ou encore Lachmann 1984.
13. Il s'agit d'une revue de littérature éditée par Hildegard Brenner entre 1964 et 1982 et identifiée comme revue de la nouvelle gauche.
14. Ma traduction.
15. Malheureusement elles n'expliquent pas pourquoi Méduse de la traduction allemande ne fait plus que sourire, alors que dans le texte original de Cixous elle rit (*Le Rire de la Méduse*).
16. Ma traduction.

RÉSUMÉS

L'article démontre la productivité de la traduction à l'exemple du débat féministe sur le genre en France et en Allemagne. Il revient d'abord sur le genre dans la traduction et son lien avec le nationalisme, sur le rôle que joue la figure de l'intraduisible dans ce contexte pour ensuite soulever les potentiels d'agentivité dans la traduction et finalement relire les débats féministes sur le genre dans les deux pays sous cet angle. La recherche féministe s'avère être un lieu particulièrement instructif pour saisir la productivité de la traduction, or cette productivité n'est pas automatiquement émancipatrice.

The productivity of translation is exemplified in this article by an analysis of the French and German feminist gender debates. In the first part, gender in translation is examined in its connection to nationalism, more specifically at the example of the untranslatable. In the following, potentials of agency in translation are drawn from the analysis of the feminist gender debates that are discussed in this perspective. Feminist research turns out to be a particularly instructive site for understanding the productivity of translation, yet this productivity is not automatically liberatory.

INDEX

Thèmes : Recherches

Mots-clés : théories du genre, différence, France, Allemagne, déconstructivisme

Keywords : gender turn, travelling theories, France, Germany, deconstructivism

AUTEUR

CORNELIA MÖSER

Cresppa-GTM, CNRS

Cornelia Möser est chargée de recherche au CNRS. Elle travaille dans l'équipe Genre, Travail, Mobilités au Cresppa et est membre associée du Centre Marc Bloch à Berlin.